

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 13,
à Monaco (Principauté.)

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE MARDI

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 1 exemplaire sont
annoncés dans le journal.

INSÉRITIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris; à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire, éditeur de musique au Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours et LIBRAIRIE JOUGLA, rue Gioffredo, 1
à l'AGENCE-DALCOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus

Monaco, le 25 Juin 1872.

NOUVELLES LOCALES.

S. A. S. le Prince Charles III, S. A. S. Madame la Princesse-Mère, S. A. R. la Princesse Florestine Duchesse de Wurtemberg et les Princes, ses fils, ont quitté Monaco par un train spécial, mercredi dernier à 11 h. 1/4 du matin, se rendant aux Bains de S^t-Sauveur dans les Pyrénées.

LL. AA. sont heureusement arrivées samedi à S^t-Sauveur après avoir séjourné à Marseille, Montpellier et Toulouse.

M^{gr} le Prince Héritaire ira prochainement rejoindre Son Auguste Famille.

Un nouveau nom figurait, dimanche, sur le programme du concert; c'était celui de M. Schwentzer, tromboniste.

Le trombone est, personne ne l'ignore, un instrument très ingrat; M. Schwentzer a su cependant en tirer des sons relativement mélodieux, et se faire applaudir.

D'autre part, M. Comte a remporté un véritable triomphe avec sa fantaisie sur la *Traviata*; interruption, bravos frénétiques, rappel: rien n'a manqué à son succès.

Nous apprenons avec plaisir, que vu l'importance des transactions et l'augmentation du trafic sur notre ligne ferrée, le personnel de la gare de Monaco va être augmenté. Le transit des marchandises surtout, est devenu considérable, depuis quel temps, entre Marseille et Gènes.

Le feu de joie traditionnel de la St-Jean, a été allumé avant-hier soir sur la place du Palais, en présence d'une foule nombreuse. A neuf heures, beaucoup de feux semblables se voyaient distinctement sur divers points des montagnes environnantes.

On nous écrit de Vlesenbeke (Belgique) :

Notre ville a assisté ces jours derniers à un magnifique festival donné pour clôturer les fêtes de notre Gilde de S^t-Sébastien, dont Monseigneur le comte de Flandre est président d'honneur. Ce festival a été un des plus beaux auquel notre population ait assisté depuis longtemps.

Parmi les sociétés qui y ont pris part, nous men-

tionnerons l'*Union*, l'*Harmonie*, la *Fraternité*, les *Montagnards du Chat*, les *Ouvriers joyeux*, etc. etc.

La société de *Ware Eendragt*, de notre ville, dont S. A. S. le Prince de Monaco a daigné accepter le protectorat, a ouvert la fête par le chœur *Koning*; c'est elle qui a également clos la cérémonie par un autre chœur de de Dageraad, admirablement interprété.

Toutes ces sociétés portaient leurs étendards; on a surtout remarqué la beauté de celui de l'*Union* et la richesse de celui du *Ware Eendragt*, portant les splendides armoiries de Monaco.

La foule des auditeurs s'élevait à plus de 5,000 personnes. Le *Courrier de Bruxelles* a mentionné le succès de ce festival monstre.

Les chaleurs ont pris, depuis quelques jours, une certaine intensité, aussi ne croyons-nous pas inutile de reproduire les conseils qui suivent, donnés à ses lecteurs par le docteur George, du *Constitutionnel* :

La chaleur directe du soleil est surtout nuisible pour la tête. Elle peut produire le coup de soleil simple, qui se borne à une violente rougeur de la figure, la congestion cérébrale, très-fréquente chez les enfants, et enfin l'apoplexie, souvent mortelle, surtout chez les vieillards.

Il faut donc se prémunir contre ces dangers de l'*insolation* à l'aide d'ombrelles comme tout le monde en porte dans les pays chauds.

Les vêtements doivent se composer d'étoffes légères et de couleur claire, amples et larges. Les vêtements ajustés et en étoffe de drap on fait périr bien des Anglais dans l'Inde. Même légèreté pour les chapeaux.

La nourriture doit également se modifier: les viandes lourdes, les substances grasses, les boissons alcooliques seront proscrites et remplacées par des viandes légères, des légumes, du laitage, des fruits, des boissons rafraîchissantes. Parmi ces boissons rafraîchissantes, les meilleures sont les limonades, l'eau de goudron, les infusions de bois amer (*quassia*), l'eau de Seltz, le café noir étendu de beaucoup d'eau.

La glace est excellente dans les grandes chaleurs, malgré des préjugés contraires. L'appétit étant presque éteint, la glace remet l'estomac et rend du ton à tout l'organisme. Les boissons froides, mais prises à petites doses chaque fois, pour éviter les coliques, sont aussi utiles en été que les boissons chaudes en hiver.

Pour avoir de l'eau fraîche dans les appartements, on emploiera des vases poreux, où l'évaporation de la surface rafraîchit le liquide intérieur.

Enfin, les fréquentes ablutions des mains et du visage avec de l'eau fraîche, l'arrosage des planchers et des pavés, l'usage des bains froids compléteront l'ensemble des moyens les plus importants pour résister à l'élévation de la température.

Nous prions notre confrère de la *Publicité du Nord*, de Lille, de vouloir bien citer le *Journal de Monaco*, lorsqu'il lui empruntera des colonnes entières de sa rédaction, comme il l'a fait dans son dernier numéro.

CAUSERIE.

Il est de mode aujourd'hui de clabauder contre le siècle. Le plus insignifiant échappé de collège lui-même, ne se fait pas faute d'unir sa voix au chœur général, et de psalmodier sur tous les tons que nous vivons dans une ère de fer.

Sans vouloir octroyer à notre époque des épithètes plus louangeuses qu'elle n'en mérite, nous ne pouvons cependant nous empêcher de trouver injustes la plupart des accusations portées contre elle. Certes, l'humanité a encore beaucoup à faire pour arriver, sinon à la perfection — elle n'y parviendra jamais — du moins pour s'en rapprocher le plus possible. Mais enfin elle a atteint un degré relativement élevé dans la hiérarchie des civilisations qui se sont succédé depuis les temps les plus reculés.

Dans le domaine de la création, ou pour mieux dire de l'invention, nul siècle ne peut rivaliser avec le nôtre. Mais ce n'est pas seulement par cela que notre époque est au-dessus de toutes les autres; c'est aussi par la révolution qui s'est opérée dans les mœurs sociales et privées.

Nous ne sommes pas bons, c'est incontestable; mais ce qu'il y a de certain, c'est que nos pères n'étaient pas meilleurs que nous, au contraire. Le *bon vieux temps*, n'est qu'une façon de parler. Ce qui le prouve, c'est qu'au dix-septième siècle on disait de même en parlant du seizième, et au dix-huitième en citant le dix-septième.

Oui, le progrès est incontestable. Sous tous les rapports, nous sommes au-dessus des époques qui nous ont précédé. Nos mœurs sont plus douces, nos coutumes sont plus en harmonie avec le progrès selon l'évangile. Pour ne parler que des pénalités,

trouve-t-on actuellement dans nos lois une seule de ces tortures dont le récit seul fait frémir d'horreur, et qu'on appliquait si fréquemment il y a à peine un siècle ? Les guerres elles-mêmes, qui sont malheureusement encore trop fréquentes, sont-elles comparables à celles de jadis ? Rencontrait-on alors pour en atténuer autant que possible les terribles effets, ces nombreuses sociétés de secours dont on a admiré les dévouements et les merveilleux fonctionnements durant la lutte qui a eu lieu récemment entre la France et l'Allemagne ?

Et si maintenant nous abordons le terrain du progrès matériel, qui pourra soutenir que l'histoire fasse mention d'aucun siècle plus fertile en créations utiles que le notre. Dans les domaines de l'art, de la littérature et de la science, le progrès est si grand, si gigantesque, qu'il frappe de stupeur les esprits les moins susceptibles d'étonnement. Cela est si vrai, qu'on voit chaque jour les hommes de science eux-mêmes se demander, en présence des découvertes incessantes du génie humain, où s'arrêtera ce dernier.

Dans les époques qui ont précédé la notre, il se peut que quelques-unes des branches de la science humaine soient arrivées à un degré relativement élevé de perfection. Aujourd'hui ce sont toutes les connaissances qui progressent ; c'est l'arbre tout entier qui jette dans tous les sens des pousses vigoureuses. Rien ne reste dans l'ombre. Aussi, puisqu'on a donné le titre de *grand siècle* à celui de Louis XIV, nous nous demandons quelle épithète on accordera au dix-neuvième.

Non, notre époque n'est pas aussi mauvaise qu'on a l'air de le dire ; bien des gens, même parmi ceux qui parlent ainsi, sont convaincus du contraire. Que ce soit une ère troublée, enfiévrée, cela est certain. C'est la conséquence du mouvement colossal qui se produit de toutes parts dans les esprits. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle occupera une grande place dans l'histoire du monde, et qu'elle sera citée par les écrivains de l'avenir comme une des étapes les plus glorieuses de la route que parcourt le Progrès.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Villefranche. — L'escadre d'évolutions de la Méditerranée est mouillée sur notre rade depuis quelques jours ; on assure qu'elle en repartira le 26 pour rallier Toulon d'où, après s'être ravitaillée, elle se rendra aux îles d'Hyères.

Sa tournée en Corse et sur les côtes d'Afrique n'aura lieu qu'à la fin de juillet.

Antibes. — Antibes n'a rien à envier à Nanterre, dit le *Courrier de Cannes*, chaque année on y couronne une rosière. La fondation de cette institution dans la cité Antiboise est due à M. Barthélemy Plaucheur qui a légué à la commune d'Antibes un capital de douze mille francs dont les intérêts sont destinés, conformément au vœu du testateur, à constituer une dot à une jeune fille issue d'une famille antiboise ou de parents résidant dans cette localité depuis plus de vingt ans.

La rosière de cette année a été M^{lle} Alexandrine Jean.

Fréjus. — La *Sentinelle du Midi* annonce qu'à la demande de M^{gr} l'évêque de Fréjus et de Toulon, le S^t-Siège vient de donner son acquiescement à la translation de la résidence du vicaire général de la Congrégation cistercienne de Sénanque, dans l'abbaye de Lérins, qui avait comme on sait, été d'abord érigée canoniquement en cette maison de congrégation.

Toulon. — La frégate à voiles la *Virginie* est partie de Toulon pour la Nouvelle-Calédonie, mercredi 19 juin, à une heure de l'après-midi, après avoir reçu

dans la matinée 28 femmes et 180 déportés, prisonniers politiques ou forçats qui étaient en salle et préparés depuis 15 jours.

Marseille. — Un sinistre comme il s'en produit peu fort heureusement, a jeté, ces jours derniers, notre ville dans la consternation. Un vapeur espagnol, le *Guadaira*, a sauté peu d'instants avant d'arriver dans notre port. Le chiffre des victimes s'élève à près de 50. Tous les mécaniciens du bâtiment ayant trouvé la mort dans cet accident, on ignore complètement quelle en a été la cause.

— Le Conseil municipal, dit le *Petit Marseillais*, s'est occupé de l'école préparatoire de médecine de Marseille et de son installation dans l'ancien Palais de Justice pour laquelle il a voté la somme de 23,554 fr 55 centimes.

A ce sujet, un honorable conseiller, M. Rech, a déposé une proposition de vœu tendant à ce qu'une faculté de médecine soit créée dans notre ville. Ses conclusions, qui ont été adoptées par le Conseil, nous paraissent assez judicieuses.

Il est juste en effet de penser que notre ville, par son importance, ses hôpitaux, offre des ressources considérables à l'étude et à l'observation. On est en droit de trouver étonnant qu'elle ait été sacrifiée dans le projet de réorganisation de l'enseignement supérieur.

NOUVELLES.

Le maréchal Vaillant, ancien ministre des Beaux-Arts, a légué dix mille francs au Conservatoire de Dijon, sa ville natale.

Ces jours derniers a été célébré avec grande pompe, au Vatican, le 26^e anniversaire du pontificat de Pie IX. Le Pape a reçu, à cette occasion, de nombreuses délégations.

L'Académie française a décidé de décerner cette année, le prix Monthyon, à M. Eugène Maurel, auteur des *Ouvriers*.

M. Gounod, l'auteur de *Faust*, qui a été très-gravement malade, est aujourd'hui entièrement rétabli. Il passera une partie de l'été à Spa.

D'affreux tremblements de terre ont désolé Antioche. Voici le bilan de ces sinistres :

800 cadavres trouvés jusqu'à présent sous les ruines ; 2,000 maisons détruites environ. Dans les villages environnants, 500 personnes ont été tuées et 2,800 maisons détruites. Ce qui donne un total de 1,300 cadavres, 4,800 maisons en ruines,

Le maréchal Forey est mort, jeudi, à huit heures du matin, dans sa maison de Versailles, à l'âge de 68 ans. Il était né le 10 janvier 1804.

On fait de grands préparatifs à Berlin pour recevoir l'empereur d'Autriche ; François-Joseph doit rester dans la capitale de la Prusse du 5 au 11 septembre.

La *Gazette de Paris* publie sur la pêche des éponges, à Tunis, les lignes intéressantes qui suivent :

La pêche des éponges se fait avec le plus d'activité pendant les mois de décembre, de janvier et de février ; pendant les autres mois de l'année, les endroits où se trouvent les éponges sont couverts d'herbes marines. Les tempêtes de novembre et de décembre détruisent et emportent cette épaisse végétation et laissent les éponges exposées à la vue. La pêche a deux saisons, celle d'été et celle d'hiver ; la première com-

mence en mars et finit en novembre ; l'autre a lieu, comme nous l'avons dit, de décembre en mars.

Elle est peu productive pendant l'été, parce qu'elle exige alors des appareils de plongeur dont on ne peut se servir que sur des fonds de roche ou autres très résistants. Les Arabes cependant pêchent aussi le long de la côte, en cherchant l'éponge avec les pieds au milieu des masses d'herbes ; les éponges ainsi recueillies sont de qualité inférieure, ce qui tient sans doute au peu de profondeur de l'eau où elles se sont développées.

Comme les pêcheurs ont besoin, pour le succès de leur opération, d'une mer calme et unie, la saison d'hiver, quoiqu'elle dure trois mois, ne donne pas ordinairement plus de quarante-cinq jours favorables.

Les Arabes qui habitent la côte, des Grecs principalement de Kranidi, près de Nauplie, et des Siciliens, s'adonnent à la pêche de l'éponge. Les plus habiles pêcheurs sont les Grecs ; les Arabes sont les moins habiles. La pêche se fait à l'aide d'un trident ou avec une sorte de drague analogue à celle dont on se sert pour les huîtres. Les Arabes emploient des barques nommées « sandah » et que montent quatre à sept personnes, dont une est chargée de harponner les éponges, tandis que les autres s'occupent de la manœuvre.

Dès que le harponneur voit une éponge, la barque s'arrête pour lui permettre de s'en emparer. Les Arabes pêchent dans des eaux dont la profondeur varie de 15 à 35 pieds.

Quoique les Grecs soient des plongeurs très experts, la plupart se servent du harpon. Ils emploient de petites barques légères ne portant que le harponneur et un rameur. Le harponneur explore le fond de la mer au moyen d'un tube d'étain de quatorze pouces de diamètre sur dix-neuf de long ; ce tube, garni à l'une de ses extrémités d'un verre épais, est légèrement immergé dans l'eau et permet au pêcheur de voir au fond sans être troublé par les oscillations de la surface.

Les Grecs se servent de harpons plus courts que les Arabes et les Siciliens, avec une merveilleuse dextérité pour atteindre les éponges à une profondeur de soixante pieds. Ils tiennent à la main trois ou quatre lances qu'ils font partir l'une après l'autre avec une telle rapidité qu'à peine la première a disparu sous l'eau qu'une seconde vient la frapper à son extrémité supérieure et augmenter sa force de projection.

Les Siciliens pêchent aussi dans de petits bateaux à rames, mais ils ne savent pas se servir du tube pour leurs recherches comme les Grecs, ni employer simultanément comme eux trois ou quatre lances : aussi ne font-ils pas des pêches aussi abondantes, quoiqu'ils réussissent mieux que les Arabes.

Le produit de la pêche des éponges pourrait s'accroître considérablement. Une nouvelle éponge se reproduit dans l'année à la place de celle qui a été enlevée.

FAITS DIVERS.

La police vient de découvrir à Londres, dans une vieille maison d'Highbury, située au fond d'une ruelle sombre, une fabrique « d'estropiés. »

Ne riez pas ; la chose n'est pas drôle, tant s'en faut. On prenait là-dedans des enfants en bas-âge, et on leur contournait les pieds, on leur déformait la figure, on leur aplattissait le crâne, on leur repliait les bras de façon à les faire paraître manchots, le tout sur la demande de leurs parents, qui s'en servaient ensuite pour exciter la charité des passants. Pour déformer une jambe, cela coûtait, à forfait, 30 shillings, nourriture non comprise, si l'enfant avait moins d'un an ; au-dessus d'un an, c'était 2 livres sterling. Pour faire un manchot ou une « tête de côté » 4 livres, etc. Il y avait un tarif.

On donnait, en outre, dans ce joli établissement, des leçons aux mendiants adultes pour simuler des infirmi-

tés. Il sortait de là, chaque année, des quantités de faux aveugles, faux culs-de-jatte, faux poitrinaires et même de fausses femmes enceintes.

La maison, bien connue des bandits de Londres, avait pour raison sociale : « Willis, Willis, Batnan and C. »

Il va sans dire que les deux Willis et leur associé Batnan vont, ainsi qu'une douzaine de leurs « employés » rendre compte à la justice de leur effroyable commerce.

Depuis quelques jours, on ne s'entretient à Pons que d'une découverte vraiment merveilleuse que vient de faire un honorable habitant de cette ville, en faisant creuser une citerne dans sa propriété,

Son domestique a découvert, à environ deux mètres de profondeur, une statue que l'on dit être or massif et qui n'a pas moins d'un mètre de hauteur.

Les-savants de la ville de Pons (Charente-Inférieure) sont divisés sur l'ancienneté de cette statue et sur le nom qu'on peut lui donner.

Dans sa main droite, elle tient une serpe ou une faucille en or ; de sa main gauche, elle presse soit une branche de gui, soit des épis.

Cette statue représenterait donc ou la déesse druidique Velléda, ou bien Cérés, déesse de l'agriculture.

Un journal publie sur la durée de la vie humaine et sur les mouvements de la population de notre globe, les détails suivants :

La probabilité de la durée moyenne de la vie d'un enfant qui vient de naître, est élevée, grâce aux progrès du bien-être, à 39 ans et 8 mois.

Toute personne âgée de cinquante ans peut compter sur une vie probable de soixante et onze ans.

Le nombre des décès est au nombre des vivants dans la proportion de 1 à 33.

Partant de cette donnée, et évaluant à 700 millions d'âmes la population du monde connu, on arrive aux résultats suivants :

Le nombre des décès sur toute la terre est par année, de 21 millions ; — par jour de 58,000 ; — par heure de 2,400 ; — par minute de 40.

Le nombre des naissances est plus considérable que celui des décès, et peut être fixée en moyenne à 1 sur 29.

Il résulte de cette inégalité dans le nombre des décès et des naissances que si les épidémies et les guerres n'arrêtaient pas à certains moments l'élévation du chiffre des vivants, ce chiffre augmenterait de 2,516,002 individus par année, ce qui porterait dans cent ans la population de la terre à 3 milliards 216 millions.

L'expérience, basée sur les calculs les plus exacts a démontré que par suite des nombreuses causes de destruction qui se manifestent périodiquement à la surface du globe, l'accroissement de l'humanité, quelque rapide qu'il soit en réalité, se manifeste avec plus de lenteur.

Nous reproduisons l'article suivant sur la *Nouvelle-Calédonie*, dont il est tant question depuis quelque temps.

Les naturels appelés Kanaks, sont généralement doux et assez disposés à entrer au service des Européens, surtout lorsqu'ils ont embrassé le christianisme.

Les Pères Maristes, chargés de leur conversion, ont déjà fait un grand nombre de prosélytes qu'ils attirent, autant que possible, dans le grand établissement agricole de 4,000 hectares fondé par eux près Nouméa, et où s'élèveront deux jolis villages : Conception et Saint-Louis.

Les néophytes achèvent là leur instruction religieuse. On leur apprend, en même temps, tous les procédés agricoles, et, lorsqu'ils ont été suffisamment initiés, on les renvoie dans leurs tribus respectives.

Le gouvernement et les particuliers emploient eux-mêmes beaucoup de Kanaks.

Les Néo-Calédoniens sont dolichocéphales prognates : leur peau, d'un noir fuligineux, présente une grande variété de teinte, depuis celle de l'ocre jaune tournant au noir jusqu'à celle du chocolat, qui est la plus commune. Leurs cheveux sont tantôt épais, laineux et crépus, tantôt longs et floconneux.

Ils parlent différents dialectes, et dans plusieurs d'entre eux, *papa* est le mot qui sert à désigner la mère.

Des bracelets de coquillages, des jarrettières au-dessus des genoux, certains ornements dont les convenances ne nous permettent ni la description ni la topographie, voilà tout le costume des Néo-Calédoniens. On peut y ajouter, pour s'en faire une idée complète, des rondelles d'écorce dans les lobes des oreilles percées de larges trous, et une chevelure fantastiquement disposée. La toilette est plus compliquée pour le beau sexe, car aux ornements dont nous venons de parler, les dames kanaks ajoutent un collier, et, quand elles sont mariées, une ceinture de 15 à 20 centimètres de large avec un petit tablier qui s'attache, non par devant mais par derrière. Leurs cheveux sont blanchis à la chaux. Nos élégantes se constellaient autrefois le visage de mouches peintes, pour relever la blancheur de leur teint. Les Néo-Calédoniennes remplacent ces mouches par une multitude de petits êtres vivants, qui parcourent leur corps de la tête aux pieds et qu'elles s'amuse à manger à leurs heures de loisir.

BIBLIOGRAPHIE.

Pygmalion, poème dramatique, par Jean Aicard, Lemerre, éditeur, Paris.

Un jeune poète dont nous avons étudié, il y a peu de temps, le mérite, à propos d'un volume qui portait pour titre *Rebellions et Apaisements*, nous donne aujourd'hui une nouvelle production. *Pygmalion*, tel est le nom magique sous l'égide duquel cet ouvrage s'offre à nous.

Nous l'avons déjà dit, à propos des *Rebellions*, M. Jean Aicard est avant tout poète de l'idée ; ses créations n'ont pas seulement pour but de charmer : elles visent à l'utile en cherchant à résoudre quelques-uns des nombreux problèmes qui s'offrent d'eux-mêmes à l'investigation de l'humanité.

C'est ce que nous appellerons volontiers de la poésie philosophique.

Dans son *Pygmalion*, M. Jean Aicard se demande lequel vaut mieux de la vie ou de l'art, et il donne la préférence à la vie, autrement dit à la nature. C'est aussi notre opinion. L'art, quelque beau qu'il soit, à quelque perfection qu'il atteigne, n'est et ne peut-être qu'une pâle copie de la nature. La vie émane directement de la Puissance Suprême, c'est-à-dire de cette source incompréhensible pour nous et que nous qualifions divine, tandis que l'art n'en est que le reflet indirect.

M. Jean Aicard met en scène, dans ce drame, un sculpteur qui après avoir reproduit en marbre les traits d'une femme qu'il aimait, finit par abandonner le modèle pour la copie. Mais la femme connaît sa puissance ; elle ne renonce pas à ses droits ; ils sont ceux de la nature, et la nature n'a jamais abdiqué. Ce qui sort des mains de Dieu ne saurait céder le pas à ce qui sort des mains de l'homme. Sûre d'avance de la victoire, la femme combat. Le marbre froid et dur sera délaissé pour l'être sensible ; la matière s'effacera devant l'âme. Il le faut ; c'est la loi suprême qui le veut ainsi.

Ce poème qui pourrait se résumer en ces mots : l'art-quelque parfait qu'il soit est au-dessous de la nature, renferme des passages remarquables autant par la forme que par le fond.

Lisez ces vers que le statuaire adresse à son œuvre parfaite, mais sans vie hélas !

Immuable splendeur, ô serene harmonie,
Ode en marbre éclatant que sculpta mon génie,
Fière déesse à qui je donne tant d'amour,
Pourquoi ne me rends-tu que froideur en retour ?
Ton créateur pourtant veut être ton esclave,
Enchaîner son génie à ta grâce suave,
T'avoir pour seul triomphe et t'avoir pour seul bien...
Comme est belle ta tête et beau le mouvement
De tes bras souverains arrondis doucement !

Comme ton sein pourrait vivre et bondir à l'aise !
A peine sur le sol si ton pied léger pèse,
Et le pli de ton voile, aux hanches retenu,
Trahit tous les secrets de ton corps chaste et nu !
Oh ! si le sang du cœur soulevait ta poitrine,
Si je pouvais en toi souffler l'âme divine...
Si je voyais ta bouche éclore et dire : « J'aime ! »

Et plus loin, comme réponse de la femme à ces désirs exprimés par le sculpteur :

Le souffle créateur t'échappe, âme asservie !...
Ce n'est plus l'Idéal. (montrant la statue)

C'est elle qui te plaît.

Elle, fragment chétif, idéal incomplet,
Elle, frêle unité dans le nombre des formes,
Faible nombre, parmi les légions énormes
Des formes de la vie et des choses qui sont !....

Et quand la femme est enfin parvenue à faire comprendre à l'artiste que son amour est insensé, que la matière ne doit point être l'objet de sa passion, qu'il a le droit et le devoir d'élever plus haut ses aspirations, celui-ci s'écrie :

Le frisson de l'azur a passé dans mon être !...
Ton souffle tout-à-coup me touche, me pénètre,
Grand Dieu que j'ignorais, amour ! amour ! amour !..

Puis enfin, après avoir décrit tout ce que son âme éprouve sous l'influence de ce rayon divin, il termine en adressant ces mots à son modèle :

Je t'aime, car c'est toi l'âme de la Beauté !

Pour nous servir, — puisque nous sommes en plein ciel artistique — d'un terme consacré dans le domaine de l'art, nous dirons que dans ce drame la prédominance de l'esprit sur la matière se détache en rond-bosse magnifique. Le poète a exprimé là une idée vraie en vers tour-à-tour doux et énergiques. Il y a bien peut-être par-ci par-là quelques passages un peu confus ; l'idée y est voilée, par moment, par les exigences de la forme ; mais quelle œuvre est parfaite de tous points ?

De même que *Pygmalion*, M. Jean Aicard a fait lui aussi sa statue ; mais comme il le laisse deviner dans sa préface au lecteur, si elle a son admiration, elle n'a pas son culte et son amour. Il reporte plus haut ces sentiments ; il sait que l'art n'est qu'une émanation d'un principe supérieur, et c'est à celui-ci qu'il fait remonter les élans de son âme d'artiste.

A. G.

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 17 au 23 Juin 1872.

MARSEILLE. b. *Vainable Zoé*, français, c. Gairouard, bois
GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, chaux
GOLFE JUAN. b. *L'Indus*, id. c. Musso, sable
ID. b. *St-Ange*, id. c. Allegro, id.
GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Allari, chaux
MENTON. b. *Joseph et Marie*, id. c. Fornari, fûts vides
GOLFE JUAN. b. *L'Indus*, id. c. Musso, sable
SAN REMO. cutter *la Providence*, italien, c. Gazzoli, briques
GOLFE JUAN. b. *L'Indus*, français, c. Musso, sable
ST-TROPEZ. b. *Vierge des Anges*, id. c. Cosso, vin
GOLFE JUAN. b. *St-Ange*, id. c. Allegro, sable

Départs du 17 au 23 Juin 1872.

GÈNES. b. *Vainable Zoé*, français, c. Gairouard, rails
GOLFE JUAN. b. *L'Indus*, id. c. Musso, sur lest
ID. b. *St-Ange*, id. c. Allegro, id.
ILE D'ELBE. brigantin *Nouvelle Assomption*, italien,
c. Canovaro, id.
CETTE. b. *Joseph et Marie*, français, c. Fornari, f. v.
GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, sur lest
GOLFE JUAN. b. *L'Indus*, id. c. Musso, id.
ST-JEAN. b. *Joseph*, id. c. Allari, id.
GOLFE JUAN. b. *L'Indus*, id. c. Musso, id.
ID. b. *St-Ange*, id. c. Allegro, id.
NICE. cutter *la Providence*, italien, c. Gazzoli, briques

